



SHELLAC présente une production MANDRAGORA

SEMAINE SAINTE

un film de
Andrei Cohn

d'après *Un Cierge de Pâques* de Ion Luca Caragiale

SHELLAC présente

SEMAINE SAINTE

un film de
Andrei Cohn

Une production
Mandragora
en coproduction avec Bord Cadre

Roumanie, Suisse

2h13
1.85:1
Couleur

Son 5.1
version originale roumaine

Visa en cours

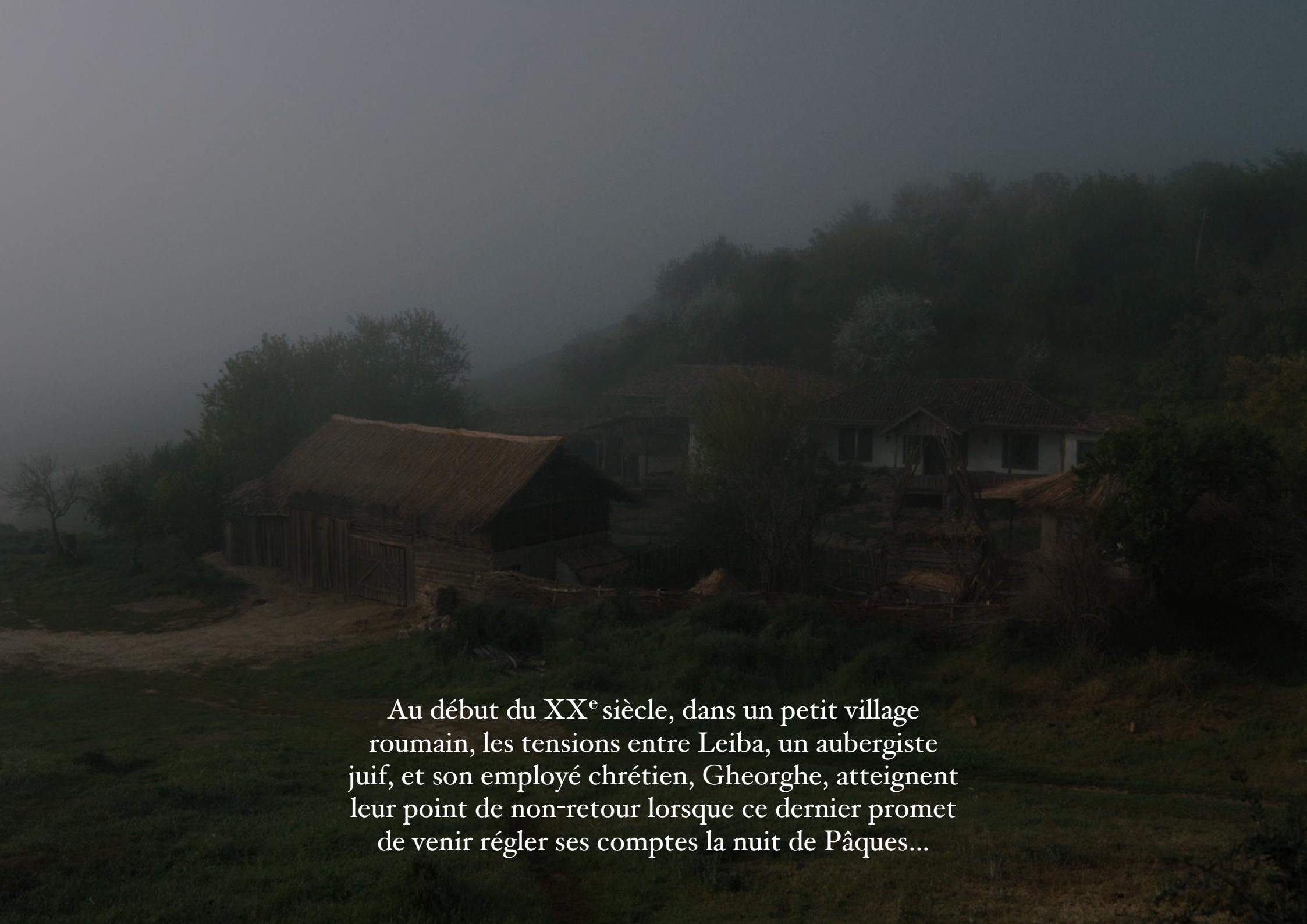
AU CINÉMA LE 27 MARS

DISTRIBUTION
shellac
41 rue Jobin
13003 Marseille
+33 4 95 04 95 92
contact@shellacfilms.com

PROGRAMMATION
Léo Gilles
+33 4 95 04 96 09
programmation@shellacfilms.com

MARKETING & PROMOTION
Kevin Monteiro
kevin.monteiro@shellacfilms.com

PRESSE
BOSSA NOVA
Michel Burstein
bossanovapr@free.fr
01 43 26 26 26
www.bossa-nova.info



Au début du XX^e siècle, dans un petit village roumain, les tensions entre Leiba, un aubergiste juif, et son employé chrétien, Gheorghe, atteignent leur point de non-retour lorsque ce dernier promet de venir régler ses comptes la nuit de Pâques...

L'histoire se déroule au début du XXe siècle, juste avant les deux plus grands cauchemars de l'histoire moderne : le fascisme et le bolchevisme. Il s'agit d'une adaptation libre d'un court roman écrit par Ion Luca Cargiale, l'écrivain roumain qui nous comprend le mieux.

Personnellement, étant profondément amoureux des gens, ma principale question lorsque je fais des films est : "Comment cela se fait-il ?" Dans ce cas, il s'agit de l'acte de tuer.

Semaine sainte explore divers thèmes, parfois intentionnellement, parfois non, mais il parle surtout de ce cercle vicieux de la haine que nous ne savons comment briser. Il réfléchit à cette propagation du mal.

Les réponses que je cherche n'entrent pas en concurrence avec l'histoire. Je ne souhaite pas rétablir l'histoire, trouver des coupables ou créer une parabole ; je ne pense même pas que ce soit la tâche du cinéma de faire une telle chose. Je regarde plutôt avec émotion comment les gens font face à la vie d'un point de vue existentialiste. Je pense que le regard empathique propre au cinéma, dans ce film, peut faire revivre la veille d'un pogrom, le moment où quelqu'un - avant l'internet, la télévision ou la photographie en couleur - prend la décision de partir pour un endroit dont il sait seulement que "le lait et le miel" sont censés y couler, ou dépeindre le passage de la peur de la mort à l'intention meurtrière.

J'espère seulement éveiller les doutes et laisser les gens formuler librement leurs propres questions.



Entretien avec Andrei Cohn

par Barbara Wurm & Irina Bondas
pour Berlinale Forum

Semaine sainte est votre troisième long-métrage après Back Home en 2015 puis Arrest en 2019 qui s'intéressait à la Securitate dans la Roumanie des années 1980.

Ces deux derniers films portaient sur la notion du Mal et font partie d'un projet plus large. *Arrest* parlait du communisme bien que je ne sois pas porté sur les "films politiques". Mais le communisme y est une toile de fond et l'histoire raconte plutôt comment s'accommoder de cette toile de fond. *Semaine sainte* est un autre terrible chapitre de notre passé. Leiba, le personnage principal, tâche de faire face dans un contexte de relations tendues entre les Juifs et le reste de la communauté. Si le film prend place à une date imprécise au début du XXe siècle, c'est bien juste avant les horreurs qui allaient se matérialiser : l'Holocauste, le bolchévisme et tout le reste.

Qu'est-ce qui vous a conduit à cette nouvelle de Caragiale, Un Cierge de Pâques, et quel a été, pour vous, le déclencheur de l'écriture et de la réalisation du film ?

Caragiale est un des écrivains roumains les plus célèbres et, à mon avis, celui qui nous comprend et nous aime le mieux. On lit ses romans à l'école mais, en tant que Juif, j'ai été particulièrement marqué par *Un Cierge de Pâques*. Cette histoire d'un homme qui cherche à tout prix à reprendre le contrôle de son environnement m'a longtemps suivi. J'avais l'idée de

réaliser trois films autour de l'acte meurtrier, où la peur et la manière de l'appréhender se trouvent au centre du récit. Mais *Semaine sainte* est une adaptation très libre de la nouvelle de Caragiale dont la fin était bien différente, de même que le message du film. En tout cas, la réalisation n'a pas été motivée par des causes extérieures à moi-même bien qu'on puisse malheureusement penser le contraire aujourd'hui...

Caragiale est considéré comme un précurseur d'Ionesco et du Théâtre de l'Absurde. Son humour a-t-il joué un rôle dans votre film ?

Je crois fermement que ce qui est dramatique ne s'accompagne nécessairement d'un temps pluvieux et de noir et blanc. Pour être aussi réaliste que possible, l'humour est une condition à l'émergence du drame. En ce sens, je travaille toujours avec. S'agissant des changements, le plus notable est la fin : dans la nouvelle, le personnage principal devenait fou et ce n'est pas ce que je voulais pour le film. Je ne souhaitais surtout pas qu'il puisse avoir l'air de tirer plaisir du mal qu'il fait. C'est d'ailleurs le point de départ de ma réflexion sur le film.

Vous disiez qu'il est de lier le film aux événements actuels. La signification du film a-t-elle changé à vos yeux à la lumière du 7 octobre 2023 et du conflit en cours ?

Évidemment, on ne peut échapper aux aspects tristement actuels de cette histoire et donc à certaines lectures et interprétations qui sont très éloignées de mon intention première. Je fais des films par amour des hommes et j'ai conçu celui-ci en pensant à des individus précis et, en particulier, à un aubergiste juif qui se trouve propulsé dans l'engrenage du mal et de la peur. C'est avant tout l'histoire de cet implacable cercle vicieux de la haine que personne ne sait briser. Il ne s'agit pas d'antisémitisme ou de sionisme en Roumanie, je laisse ça aux historiens et aux politiciens. Il s'agit avant tout de comment les individus affrontent l'Histoire. Le reste constitue un contexte qui conditionne leur décisions et leur capacité à tracer leur propre chemin. C'est également ce contexte qui façonne le rapport de Leiba et de sa famille à leur judéité : ils ressemblent plus au reste de la communauté qu'ils n'en diffèrent. On a l'habitude de cette image stéréotypée du Juif en noir, confiné dans un quartier d'une ville. Ici, c'est un Juif de la campagne, un paysan. C'était important pour moi de jouer avec la représentation, l'apparence : la femme de Leiba est rasée en privé mais, au dehors, elle ressemble à n'importe quelle femme, elle parle le même language, travaille de la même manière. Leiba ne revendique que timidement sa judéité et son cadre de vie agit comme un agent d'assimilation.

La manière dont le film reste toujours sur ce fil tendu de l'ambivalence, en particulier pour Leiba, est remarquable. Cependant, il faut, comme vous venez de le dire, prendre en compte l'environnement et le contexte historique qui pèse lourdement sur les personnages. Pour vous, qu'est-ce qui prime : l'individu ou son cadre de vie ?

De manière générale, je crois que ce que nous sommes prime,

c'est à dire ni bon ni mauvais, ni brave ni lâche, simplement à la recherche de la meilleure manière de mener notre existence. Je me suis beaucoup renseigné sur le contexte historique du film et la vision que j'en donne est assez douce en comparaison de la violence de l'époque. Mais il me fallait atténuer cet aspect pour m'intéresser à cette peur aussi bien créée par l'environnement de Leiba que par Leiba lui-même. Je crois que la peur ne provient pas seulement de faits objectifs et que c'est là que naît ce cercle vicieux de la haine dont je parlais. Cette peur irrationnelle, à partir du moment où elle est accueillie, resserre son étau de jour en jour de sorte à ce qu'on ne puisse discerner le réel du fictif, du subjectif. Je ne saurais dire si la paranoïa de Leiba est fondée sur de vrais ou de faux prétextes. Il est effectivement ambivalent. Les individus et événements qu'il a à gérer sont ambivalents. Tout est ambivalent sauf le titre, Semaine sainte : c'est effectivement le récit d'une semaine, qui se déroule le temps de celle-ci et se clôt lorsqu'elle se termine. Leiba ne peut discerner s'il a affaire à des chimères qu'il se crée ou à la véritable menace de vraies personnes qui voudraient tuer sa famille. Mais la pression exercée par la peur a souvent un effet plus grand encore que n'en a la réalité. Et lorsque des choses terribles se produisent, on finit par trouver des justifications qui ne sont pas toujours satisfaisantes.

Vous avez recours à de nombreux plans longs qui saisissent le paysage, ce village prototypique et les personnages qui le peuplent. Comment avez-vous choisi ce lieu ? Est-ce un endroit qu'on pourrait trouver n'importe où ?

J'étais à la recherche de deux choses : il fallait un décor qui ait un aspect primitif, brut, mais qui soit aussi beau car il me fallait



“Je crois que la peur ne provient pas seulement de faits objectifs et que c'est là que naît le cercle vicieux de la haine”

Andrei Cohn

véhiculer l'idée que la Terre est en réalité un endroit idyllique dans lequel nous commettons nos méfaits. Il m'était nécessaire que des choses terribles prennent place sur cette belle toile de fond car la nature n'est coupable de rien. J'ai beaucoup pensé à la peinture académique roumaine qui a toujours cherché à montrer la beauté de notre pays. J'ai toujours pensé que si ces tableaux avaient une bande-son, nous y entendrions des choses affreuses. Ce n'est d'ailleurs pas un paysage si typiquement roumain, des membres de l'équipe ont dit qu'il leur évoquait plutôt la Grèce.

Comment vous-êtes vous documenté ? Ce film procède-t-il de votre propre relation à l'Histoire ?

C'est plutôt la conséquence de mes intuitions relativement à tout ce que j'ai pu lire. J'ai aussi essayé de me projeter dans la situation du film qui a plus en commun avec moi qu'avec l'Histoire qui parle le plus souvent de grands moments que de la vie quotidienne. Ce n'est pas facile d'obtenir des informations sur le quotidien de cette communauté à l'époque. Et lorsqu'on trouve quelque chose, on est immédiatement confronté à de grands accès de violence. Or, je ne voulais pas me focaliser sur cette violence que tout le monde connaît déjà. Je préférais me pencher sur cette pression exercée sur le long terme, qui se resserre avec le temps et qui peut transformer un individu en une personne toute autre. Certains auront peut-être du mal à trouver comment s'approprier cette histoire mais j'espère éveiller des doutes auxquels je ne peux cependant pas offrir de réponses...

La structure dramatique du film est une de ses grandes forces. Comment en avez-vous développé le rythme et

qu'est-ce qui a été déterminant dans la construction des scènes ?

C'est avant tout et bien sûr une question de montage. La première version du film était bien plus longue et adoptait la logique et la structure d'un roman, d'un thriller, mais ce n'était pas, en fin de compte, ce que je voulais. Dans cette version, l'escalade de la peur primait mais j'ai décidé qu'il fallait plutôt que Leiba soit dès le départ sous le coup de cette peur, ce qui permettait de s'éloigner d'une énième histoire triviale d'un homme qui devient fou à la suite de divers incidents. De plus, c'était bien plus en phase avec la réalité des Juifs qui vivaient constamment sous pression. Les événements qui y sont racontés ne constituent peut-être pas même un événement extraordinaire, peut-être seulement un surgissement ordinaire de la violence. Leiba aurait peut-être dû réagir avant. Mon choix de rajeunir le personnage de Gheorghe a permis d'entretenir l'ambiguïté : il apparaît de fait comme plus "innocent", il demeure une possibilité qu'il ne soit pas mauvais par nature. Mon objectif a été de maintenir cette ambiguïté du film sur toute sa durée.

Entretien réalisé en décembre 2023

Andrei Cohn

Andrei Cohn est né le 10 juin 1972 à Bucarest, en Roumanie.

Après une formation aux Beaux-Arts, il devient scénariste et réalisateur. Il débute avec le court métrage *Before and After 12/22/1989* (2009), suivi des courts métrages *Mother of God on the Ground Floor* (2010) et *Family Picture*. Il passe ensuite au long-métrage avec *Back Home* (2015) puis *Arrest* (2019). Ce dernier a été présenté en première internationale lors de la 54e édition du Festival international du film de Karlovy Vary et a été primé aux festivals du film de Transylvanie et du Caire.

Semaine Sainte est son troisième long-métrage.



© Mara Cohn

Interprètes

Leiba Zibal	Doru Bem
Gheorghe	Ciprian Chiriches
Eli	Mario Dinu
Sura	Nicoleta Lefter

Équipe

Adaptation & mise en scène	Andrei Cohn
Image	Andrei Butica
Montage	Andrei Iancu
Décors	Dana Bunescu
Costumes	Cristian Niculescu
Production	Viorica Petrovici
	Anca Puiu (Mandrígora)



UNE DISTRIBUTION
shellac

shellacfilms.com